

Vieux Souvenirs.

Evocation nécessaire.

Lors de la guerre de 1870, pendant le siège de Paris, écrit M. Ernest Daudet, dans le "Figaro," on comptait dans l'état-major prussien le général américain Sheridan, qui s'était illustré dans son pays au cours de la lutte de Sécession, avait remporté dans l'armée du Nord des victoires décisives. A peine la guerre contre la France avait-elle éclaté, il était accouru sur le continent, et il figurait depuis parmi les officiers étrangers qui, dans le camp allemand, suivaient les opérations. Il avait oublié que, dans son pays, quand le Nord et le Sud étaient aux prises, des Français, et notamment le comte de Paris, avaient combattu sous ses ordres et qu'il avait entretenu avec eux des relations confiantes et cordiales. Il s'était engagé spontanément du côté prussien, et Bismarck, très sensible à ce témoignage d'amitié, l'avait payé de réciprocité. Il le comblait d'attentions et s'exprimait librement devant lui, l'engageant ainsi à en faire autant.

Un jour où Sheridan dînait au quartier général, à la table du chancelier, la conversation tomba sur le traitement barbare que les soldats allemands avaient fait subir à la commune de Bazeilles. L'un des convives fit remarquer que la guerre devrait être menée d'une façon plus humaine.

—Non, non, protesta Sheridan, les populations ennemies doivent, toujours et partout, être traitées avec la dernière rigueur. Il faut les faire tellement souffrir, qu'elles demandent la paix et obligent leur gouvernement à la faire. Ne leur laisser que les yeux pour pleurer, voilà la bonne méthode.

Quoi que Bismarck eût pensé jusque là des méthodes de guerre, il ne tarda pas à se laisser convertir à la doctrine qui venait d'être exprimée par l'Américain. On put le constater lorsque, au quartier général du roi de Prusse, se posa la question de savoir si l'on bombarderait Paris pour l'obliger à capituler ou si on le réduirait par la famine.

A ce moment, la reine d'Angleterre intervint. Par l'entremise de sa fille et du kronprinz, son gendre, auxquels s'était jointe la reine Augusta, elle insista auprès de Guillaume 1er pour qu'il renonçât au bombardement. Impressionné par les supplications dont il était l'objet, le roi reculait sans cesse, alléguant, pour imposer silence aux protestations du parti militaire, qu'il n'avait pas encore assez de munitions pour ouvrir le feu.

"C'est un mensonge," déclarait Bismarck, emporté par une colère qui allait jusqu'à la fureur, et il ajoutait railleusement: "La caractéristique des Hohenzollern, c'est qu'ils se laissent mener par leur femme et conduire par le bout du nez."

Il y avait beaucoup de vrai dans ce propos, surtout en ce qui concerne la vieille reine. Maintes fois consultée par son mari, et toujours appliquée à faire contrepoids aux excitations dont il était assiégré par le chancelier, elle ne cessait de conseiller la modération. Nous en avons la preuve dans les témoignages de sollicitude et d'humanité qu'elle prodigua pendant toute la durée de la guerre aux blessés et aux prisonniers. Elle devait de comprendre ainsi son devoir à sa grande piété, qui n'avait rien de la sécheresse luthérienne et s'inspirait de l'admiration profonde qu'elle professait pour la religion catholique.

J'ai raconté ailleurs que, recevant un jour, à Potsdam, son amie la princesse de Sayn-Wittgenstein et causant avec elle dans sa chambre, elle ouvrit sa bibliothèque et, sur une étagère, derrière le premier rang de livres, elle lui montra toute une collection d'ouvrages des grands écrivains catholiques français qu'elle cachait soigneusement à son entourage. L'amie de cœur à qui elle dévoilait ce secret était Russe de naissance. Devenue Allemande par son mariage, elle s'était convertie au catholicisme sous la direction de Mgr Dupan-

L'ACCORD QUE LA FRANCE A CONCLU AVEC LA POLOGNE

Washington.—Un sommaire de l'accord conclu le 19 février dernier, entre la France et la Pologne, reçu ces jours-ci par le gouvernement, montre que ces deux pays se sont engagés à se défendre mutuellement au cas où l'un ou l'autre serait attaqué sans provocation.

En plus d'une alliance défensive, l'accord pourvoit à ce que les deux pays s'entraident pour assurer leur restauration avant de conclure de nouveaux accords avec aucune nation de l'Europe.

Dans les milieux officiels où l'on en a pris connaissance, cet accord est considéré comme l'alliance la plus étroite conclue entre deux puissances depuis l'armistice et de nature à unir pendant longtemps les destinées de la France et de la Pologne tant au point de vue politique qu'économique.

Il paraîtrait que la France a fait des démarches pour conclure de semblables accords avec la Hongrie, la Tchèque-Slovachie, la Yougo-Slavie et la Roumanie.

loup pendant l'un des fréquents séjours qu'elle faisait à Paris. Elle est morte en 1918 à Ouchy, à l'âge de cent trois ans. Peu d'années avant sa mort, étant encore en possession de toutes ses facultés, elle me parlait de l'impératrice Augusta qui, durant sa vie, venait la voir tous les ans et lui laissait entendre que si elle n'avait craint d'ébranler la dynastie prussienne en changeant de religion, elle se serait convertie. Ainsi s'expliquent les efforts qu'elle faisait pour empêcher la destruction de la capitale française.

Ils restèrent infructueux, le parti militaire l'emporta, et le bombardement fut décidé, mais elle obtint de son mari qu'il laissât venir d'Angleterre et de Belgique autour de Paris des provisions de bouche pour ravitailler la capitale dès qu'elle aurait capitulé. De nouveau, la fureur du chancelier se manifesta; il ne se consolait pas de ne pouvoir laisser les Parisiens "crever de faim" pendant vingt-quatre heures pour les punir d'avoir tant tardé à se soumettre. S'il faut en croire Maurice Busch, il s'arrachait les cheveux de désespoir. "C'est ma faute, gémissait-il. C'est moi qui dans des conversations avec les diplomates, ai été assez stupide pour parler de la famine qui allait suivre la capitulation; alors on a ouvert l'œil, mais sans cela personne n'y aurait songé."

Un peu plus tard, à Versailles, il disait: "Je crois que le meilleur système serait de donner des provisions aux Parisiens, puis de les laisser de nouveau mourir de faim, puis de leur donner encore des provisions; c'est le système de la bastonnade. Lorsque vous l'administrez sans discontinuer, ça finit par ne plus faire d'effet. Mais si vous arrêtez et si vous reprenez, ah! dame, ça fait plutôt mal..."

On voit par ces propos qu'il s'était rallié aux doctrines du général Sheridan, alors qu'à une autre époque, il accusait certains des généraux allemands qui envoyaient sans compter leurs troupes à la boucherie d'être des "bourreaux de sang."

Il est vrai que, depuis ce temps, il vivait de plus en plus dans une atmosphère de haine contre la France. Il la retrouvait jusque dans sa famille, cette haine. A un prince de la maison royale qui lui demandait des nouvelles de la comtesse de Bismarck, il répondait:

"Elle se porte tout à fait bien maintenant. Elle souffre pourtant encore de sa "haine féroce" contre les Français. Elle voudrait les voir tous morts, jusqu'aux enfants en bas âge, qui ne peuvent pourtant s'empêcher d'avoir de si abominables parents."

En évoquant ces souvenirs de la barbarie prussienne alors que la Prusse était victorieuse, je n'ai pas la prétention d'apprendre rien de nouveau à mes lecteurs, mais il est des circonstances où certains souvenirs trop vite oubliés

Le Vol de Galuchard

Quand la mère Galuchard entendait passer le facteur, reconnaissable au bruit de ses grosses bottes, elle courait bien vite jusqu'au pas de la porte et demandait, anxieuse:

—Rien pour moi, m'sieu Jules?

—Rien, ma petite mère, répondait presque toujours le facteur.

La pauvre femme poussait un soupir et rentrait résignée, dans sa maison—si l'on peut appeler ainsi la chaumière sordide, branlante et décrépite qui l'habitait depuis sa naissance, et où la pluie, le vent, le froid entraient comme chez eux par toutes les brèches.

C'est qu'elle n'était pas riche, la maman Galuchard. Elle vivait tant bien que mal—plutôt mal que bien—du fruit de quelques travaux grossiers qu'elle trouvait à faire chez les fermiers du village et des cent sous que son gars lui envoyait une fois par mois. Car son fils, son petit Jérôme, son unique tendresse, était allé tenter la chance à Paris. Sans bien comprendre au juste, elle savait qu'il travaillait dans les "machines." Il n'avait pas voulu rester au pays "à remuer la terre," disait-il. Pour cette raison, les voisins faisaient un peu la tête à la maman, mais celle-ci répondait à leurs objections:

—Croyez-vous que mon "p'tit" pouvait rester à "moisir" ici? C'est bon pour ceux qui, comme moi, ne connaissent rien. Mais lui, il a de l'instruction: pensez donc qu'il a obtenu son certificat, quand il allait à l'école!

C'est qu'aux yeux de la bonne femme, qui ne savait ni lire ni écrire, le certificat représentait un gage d'érudition supérieure.

Une fois par mois, Jérôme donnait de ses nouvelles à sa mère—en lui envoyant l'argent. Une commère d'à côté faisait la lecture, qu'elle accompagnait de réflexions et de commentaires. Mais, depuis quelques mois, la mère Galuchard n'était pas contente, car les lettres s'espaçaient et les cent sous arrivaient souvent sans l'épître attendue.

Un jour, elle fit écrire à Jérôme, pour lui exprimer son mécontentement. Le "p'tit" lui répondit: "Te tourmente pas, ça marche bien. Me porte à merveille. Dans un an, espère revenir au pays avec fortune. Mais, pour l'instant, suis très occupé."

Une fortune! était-ce possible? Lui, son gars, à vingt ans! Mais comment s'y prendrait-il pour gagner tant d'argent? Il devait trop travailler; ça le tuerait, c'est sûr... mais non, puisqu'il se portait à merveille. Alors?... Que pouvait-il bien manigancer? Mon Dieu! quel affreux soupçon!... pourvu que son gars—la "capitale" c'est si funeste!—pourvu qu'il soit resté honnête!

A partir du jour où elle eut pensé cela, la mère Galuchard ne dormit plus.

meritent d'être rappelés. L'Allemagne vaincue, cherchant à se dérober aux conséquences de la défaite, constituée à mon sens une de ces circonstances et donne à l'évocation de ce passé le double caractère d'une leçon de morale et d'une actualité.

Comment osent-ils se plaindre du traitement dont leur pays est l'objet et de celui dont on le menace si ses gouvernants refusent de tenir leurs engagements! C'est le comble de l'inconscience et du cynisme, alors qu'on peut leur opposer le tableau de leur propre conduite lorsque, après leurs victoires, ils tenaient sous la botte une partie de la France. La comparaison n'est pas à leur avantage, car, autant les gouvernements alliés usent, dans leurs légitimes exigences, de patience et de modération, autant le gouvernement impérial se montra impitoyablement dur et inhumain envers les vaincus. Les protestations déloyales de l'Allemagne ne sont que la conséquence des révoltes de son orgueil, profondément humilié. Mais elles ne peuvent nous faire oublier le passé.—Ernest Daudet.

L'ÉQUIPÉE DE CHARLES.

D'après un télégramme de Berlin au "Journal" de Paris l'assemblée nationale hongroise a adopté un ordre du jour se proconçant contre la tentative de l'ex-empereur Charles, renouvelant sa confiance à l'amiral Horthy et invitant le gouvernement à faire le nécessaire afin que Charles quitte la Hongrie dans le plus bref délai possible.

D'autre part, le parti paysan aurait adressé au gouvernement un ultimatum exigeant son départ avant huit heures du soir.

On mande de Budapest au "Gaulois" que Charles, accompagné de deux officiers anglais, a quitté Szombathely pour la Suisse.

UN NOUVEL ENGRAIS.

Hingston.—La station expérimentale du collège de l'Etat du Rhode-Island vient de mettre au point, après vingt ans de recherches, un nouvel engrais qui fait pousser l'herbe et tue les mauvaises.

Une prairie sans mauvaises herbes, le rêve des jardiniers, est aujourd'hui possible à avoir, d'après la déclaration officielle du collège, par l'emploi pur et simple du sulfate d'ammoniaque au lieu de nitrate de soude comme engrais.

LA POPULATION MONDIALE.

Sait-on combien il y a d'habitants sur la surface du globe?

Une statistique américaine nous donne le chiffre de 1,699,000,000 dont 1-194,000,000 pour l'ancien continent et 205,000,000 pour le nouveau.

En somme, près de 2 milliards d'individus.

La guerre a coûté environ 4 millions de vies humaines par an, dans le monde entier.

PADEREWSKI EN CALIFORNIE

San-Francisco.—Le plus grand pianiste que le monde ait connu, Paderewski, déclare avoir terminé sa carrière musicale. Après d'immenses succès dans le monde artistique, Paderewski avait été élu le premier président de la République Polonaise, poste qu'il abdiqua vers la fin de 1919 en faveur de son ami Léopold Skulski. Arrivé d'Europe ces jours derniers, Paderewski jouit d'un long repos sur son ranch en Californie.

"La 'Presse,' " d'mandez la "Presse" ...Arrivée à Tokio... Galuchard sur triplan Machin..."

Et, dans Paris enfiévré, on s'arrachait les feuilles.

"Ce Galuchard, en voilà un 'type' qui a de la veine; la première fois qu'il essaye, il décroche les cent mille francs."

Un matin, le facteur arriva un peu en retard au village, où la maman Galuchard, sans lettres depuis trois mois, l'attendait anxieusement.

—Rien pour moi, m'sieu Jules?

—Si, ma petite mère, y a quéqu'chose.

—Ah! mon Dieu! tout de même.

Aussitôt en possession de son courrier, la bonne femme appela la voisine et la pria de lui faire la lecture.

—Il m'annonce peut-être qu'il va revenir avec sa fortune?

D'une voix aigre et chevrotante, la commère commença:

"Ma chère maman, arrive demain après-midi. Très content. Reviens du Japon, où j'ai fait "un vol" superbe. Te raconterai..."

La mère Galuchard poussa un cri en s'effondrant sur une chaise, tandis que la voisine la contemplait avec commisération.

—Ah, mon Dieu! mon Dieu! gémissait-elle, j'm'en doutions ben que mon p'tit devait "voler"... mais être allé si loin pour ça!"

Et la commère de répliquer en manière de consolation:

—Que voulez-vous, ma pau' femme, valait mieux qu'il aille faire "son coup" là-bas, parce qu'ici, y se s'rait sûrement fait prendre.

I. ROSELY.